

Recherches sociographiques



Réflexions, bilan et prospective: compte rendu d'une table ronde

Maria De Koninck et Danielle Gauvreau

Volume 32, numéro 3, 1991

Femmes et reproduction

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056641ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056641ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

De Koninck, M. & Gauvreau, D. (1991). Réflexions, bilan et prospective: compte rendu d'une table ronde. *Recherches sociographiques*, 32(3), 427–440. <https://doi.org/10.7202/056641ar>

Résumé de l'article

Quel bilan peut-on tracer des changements observables dans le domaine de la reproduction et quel avenir peut-on imaginer à partir des développements rapides dans ce domaine ? Voilà les deux grands axes de discussion proposés à des chercheuses de différentes disciplines rassemblées autour d'une table-ronde. La synthèse des propos présentée ici permet de constater que le débat a soulevé plus de questions qu'il n'a fourni de réponses. D'une part, les changements survenus s'avèrent très complexes et d'autre part, les perspectives d'avenir sont loin d'être définies. Une constatation s'impose: la recherche est nécessaire et urgente. Les thèmes à explorer sont multiples allant des relations de couple jusqu'au rôle de l'État dans la famille.

RÉFLEXIONS, BILAN ET PROSPECTIVE: COMPTE RENDU D'UNE TABLE RONDE

Maria DE KONINCK
Danielle GAUVREAU

Quel bilan peut-on tracer des changements observables dans le domaine de la reproduction et quel avenir peut-on imaginer à partir des développements rapides dans ce domaine? Voilà les deux grands axes de discussion proposés à des chercheuses de différentes disciplines rassemblées autour d'une table-ronde. La synthèse des propos présentée ici permet de constater que le débat a soulevé plus de questions qu'il n'a fourni de réponses. D'une part, les changements survenus s'avèrent très complexes et d'autre part, les perspectives d'avenir sont loin d'être définies. Une constatation s'impose: la recherche est nécessaire et urgente. Les thèmes à explorer sont multiples allant des relations de couple jusqu'au rôle de l'État dans la famille.

Lorsque nous avons accepté la responsabilité d'un numéro de *Recherches sociographiques* sur le thème de la reproduction, il nous a semblé important d'y inclure une recherche prospective portant non seulement sur l'évolution des situations mais aussi sur de nouvelles pistes de recherche. Nous avons pensé qu'une discussion se prêterait particulièrement bien à cette fin, puisque s'aventurer dans l'avenir n'est pas simple et que l'échange d'idées se révèle souvent une façon fructueuse de repérer de grandes tendances.

Nous avons invité une démographe, une anthropologue et deux sociologues à participer le 17 novembre 1990 à un débat sur le présent et l'avenir dans le champ de la reproduction; Madeleine Rochon du ministère de la Santé et des Services sociaux, Renée Dandurand de l'Institut québécois de recherche sur la culture, Marianne Kempeneers de l'Université de Montréal et Céline Le Bourdais de l'Institut national de recherche scientifique (I.N.R.S. - urbanisation). Le schéma de discussion que nous leur avons proposé s'articulait autour des axes suivants: le bilan des chan-

gements sociaux observables dans le domaine de la reproduction, les réactions sur les plans individuel et collectif à l'évolution observée et l'identification des tendances. Nous suggérons certaines hypothèses qui ont été reprises au cours du débat, entre autres, celle-ci : que le clivage se consolidait entre la production, univers des hommes, et la reproduction, univers des femmes, et cette autre : que le monde de la production ne s'ajustait pas réellement à la présence des femmes. D'autres questions étaient également soumises : les hommes et la paternité, les interventions étatiques dans la famille et, finalement, l'évolution dans les rapports de sexe et la place de l'enfant dans la société de demain.

Les échanges, d'une durée de cinq heures, ont été enregistrés et le contenu a été transcrit *verbatim*. Nous avons, par la suite, regroupé les propos dans des catégories correspondant aux thèmes abordés pour ensuite procéder à la sélection d'un certain nombre de citations.¹ Ont été retenues celles qui nous permettaient d'exposer, dans les mots des participantes, les principales idées énoncées. Nous n'avons pu garder qu'une portion minimale des propos échangés en raison du peu d'espace dont nous disposions ; nous espérons toutefois que le produit final ne cause pas trop d'entorses aux échanges réels.

Le regroupement des propos correspond aux axes de discussion suggérés sur les points suivants : les rapports entre production et reproduction, la reproduction en transition, l'avenir et les jeunes.

1. *Les rapports entre production et reproduction*

Au début des échanges sur la question, nous avons formulé l'hypothèse qu'un clivage était en voie de se consolider entre la production, associée grossièrement à l'univers des hommes, et la reproduction, associée à l'univers des femmes. Il est vite apparu que la situation se présentait de façon plus complexe.

D'abord, du point de vue historique, il faut se rappeler que les sociétés préindustrielles se caractérisaient par une imbrication étroite des deux fonctions réunies au sein de l'exploitation familiale, ce qui n'empêchait pas l'existence d'une division sexuelle du travail. L'industrialisation, le développement du salariat ont provoqué une coupure très nette entre l'une et l'autre sphères puis, dans un passé récent, la participation sans cesse croissante des femmes au marché du travail les a de nouveau rapprochées, mais suivant des modalités particulières qui ne remettent pas fondamentalement en cause la division sexuelle du travail, tendant plutôt à assujettir sans cesse davantage la reproduction aux normes de la production. Cela paraît vrai autant en ce qui concerne l'organisation du monde du travail, d'où sont absentes les réalités vécues par les femmes et les mères, qu'en ce qui a trait au processus de procréation lui-même.

1. Leurs initiales identifient les participantes : R.D., Renée Dandurand ; M.DeK., Maria De Koninck ; D.G., Danielle Gauvreau ; M.K., Marianne Kempeneers ; C.LB., Céline Le Bourdais ; M.R., Madeleine Rochon.

Dans l'ensemble, après l'apparition d'une frontière entre les deux sphères de la production et de la reproduction, il semble bien que l'on puisse parler d'un certain amenuisement de cette frontière au cours des dernières décennies. Mais au-delà de la question de proximité des deux univers, c'est la nature des liens existant entre eux, ainsi que leur évolution récente, qu'on doit examiner attentivement. De plus en plus présentes sur le marché du travail, les femmes sont les premières responsables de l'articulation entre les deux sphères : elles partagent de plus en plus également avec les hommes les responsabilités de la production, mais la place de ces derniers dans l'univers de la reproduction paraît toujours aussi ténue.

C.L.B. Si on se place dans une perspective historique, je pense que le clivage a été beaucoup plus important au moment où la production est sortie de la famille pour aller vers la manufacture. Au fond, il semble qu'on assiste plutôt à un rapprochement entre les deux : ce n'est pas l'univers de la production qui sort de l'univers de la reproduction mais celui de la reproduction qui se rapproche ou qui essaie de pénétrer dans celui de la production...

M.K. Je pense que la tendance est plutôt vers l'amenuisement de la frontière entre production et reproduction... Les femmes se sont « déspecialisées » de la reproduction, elles sont passées massivement du côté de la production et elles l'ont fait selon des schémas qui rendent de plus en plus difficile l'évaluation de l'énergie ou du temps qu'elles consacrent à l'un et à l'autre. Les données démontrent que ce sont les femmes mariées avec enfants qui ont le plus contribué à la hausse des taux d'activité. Ce sont donc celles qui jouent sur les deux tableaux, famille et emploi, qui sont responsables de l'augmentation des taux. Par ailleurs, on remarque que ces femmes ont sur le marché du travail des structures d'activité qui restent très différentes de celles des hommes. Leur présence est très discontinue, marquée d'entrées et de sorties, d'aller-retour entre la famille et l'emploi. Elles sont soumises à des impératifs qui ne tiennent jamais très clairement à la famille ou à l'emploi mais à un mélange des deux. Souvent celles qui ont les trajectoires les plus accidentées ne sont pas les plus chargées d'enfants et vice versa. Il y a des catégories de mères avec enfants qui réussissent à maintenir une présence relativement continue en emploi. C'est cet ensemble de changements qui me fait dire que le clivage entre l'énergie allouée à ce qu'on peut considérer comme étant la production et celle donnée à la reproduction est de plus en plus floue.

Il est évident que les hommes restent spécialisés dans la production et les femmes dans la reproduction, mais un nombre croissant de celles-ci le sont aussi dans la production, donc dans le double jeu. C'est de ce point de vue que j'aurais tendance à dire que le clivage entre les deux sphères s'est plutôt amenuisé...

- Les hommes sont toujours demeurés spécialisés dans la production et, selon moi, ce n'est pas une nouveauté que de parler de leur non-responsabilité à l'égard de la reproduction. Ce qui a changé, par contre, c'est que les femmes, de leur côté, se sont déspecialisées de la reproduction.
- D.G. Mais les femmes sur le marché du travail sont soumises à des contraintes qui ont un effet sur leurs choix à l'égard de la reproduction. Dans la mesure où le monde du travail ne l'intègre pas, il nuit à la maternité.
- C.L.B. La production et la reproduction se rapprochent de plus en plus, mais selon les critères qui gèrent le monde de la production, c'est-à-dire la rationalité, la prédictabilité, etc.
- R.D. Nos inquiétudes viennent du fait que le domaine de la production est en train d'envahir la sphère reproductive. Il a ses règles et les impose. On ne veut pas nécessairement les voir s'appliquer là.
- M.K. Les comportements de la famille ont toujours répondu à une certaine logique de production. Ce qui est nouveau probablement, c'est le transfert de l'aspect technique ou pragmatique de la production à la reproduction. Il faudrait clarifier ce qu'on voudrait en tant que féministes : que la reproduction ne soit plus assujettie à la production ? Cela me paraît utopique parce que quelque part dans le fonctionnement de la société ça va ensemble. Plutôt que de dénoncer le fait que l'une soit assujettie à l'autre, il faut plutôt essayer de dénoncer les modalités d'évolution qui risquent de coincer les femmes.
- M.R. La question me paraît se situer au-delà du clivage production par les hommes-reproduction par les femmes. La vie reproductive des femmes s'inscrit dans l'univers rationnel et techniciste dans lequel on vit, celui des villes où on s'éloigne de la nature, où on a isolé la mort et la vie, où on s'est distancié de notre culture de femmes et du vécu de notre corps, où une femme qui n'a jamais accouché n'a aucune idée de la façon dont son corps va réagir, de ce qu'il sait. On ne parle pas de ces choses-là. C'est un phénomène de civilisation.

2. *La reproduction en transition ou en crise ?*

Un consensus très net est apparu au cours des discussions, à savoir que la reproduction traverse une importante période de transition. Celle-ci se vit de toutes sortes de manières, dans l'intimité des couples comme sur le marché du travail, et elle traduit peut-être mieux que n'importe quel autre aspect de nos vies l'état de crise où se trouvent la plupart des sociétés industrialisées.

- M.R. Peut-être que la reproduction devient la réalité qui nous fait le mieux voir où la société en est rendue.

Beaucoup de phénomènes témoignent d'une certaine crise : des ruptures, des divorces... Mais, on parle aussi d'unions qui ont changé de sens et de durée. Tout l'univers des rapports entre les hommes et les femmes est en mutation.

- R.D. Aujourd'hui il y a toutes sortes de modèles, et un décloisonnement. Je le vois dans le fait très réconfortant qu'une jeune fille, par exemple, n'a pas que des « chums ». Elle a aussi des amis, des gars avec qui elle va sortir mais avec qui elle n'a pas de relations amoureuses. Ça, je pense qu'autrefois c'était des choses beaucoup plus difficiles. On avait, en général, une « gang » de filles et on avait un « chum » en général.

Parmi les aspects moins encourageants des transformations affectant le mariage, il y a ces unions entre des hommes plus âgés, le plus souvent divorcés, et des femmes plus jeunes. Bien sûr, cela a toujours existé, mais cela devient plus fréquent avec le divorce : des hommes quittent une femme plus âgée et vont constituer une seconde famille avec leur nouvelle conjointe... Il y a une forme d'inégalité inquiétante dans ce genre de situation, une situation que les femmes seraient par ailleurs bien incapables de reproduire de leur côté.

- M.R. Parmi les changements qui affectent la reproduction, on constate sa dissociation par rapport à la sexualité. Ce sont deux expériences complètement différentes. On peut se demander quels effets ont et auront ces changements sur les relations hommes-femmes, surtout si l'on tient compte du fait que chez les jeunes la première relation sexuelle a lieu de plus en plus tôt avec ce qu'elle entraîne dans plusieurs cas, l'avortement, les M.T.S., la peur du SIDA.

L'arbitrage autour du désir d'avoir un ou des enfants s'est aussi grandement modifié. À la limite, il ne semblait pas y avoir dans le passé de choix à l'égard de la reproduction une fois que la décision de se marier était prise. Maintenant, les échanges sur le sujet semblent un processus continu au sein de plusieurs couples.

- R.D. Oui, mais l'arbitrage se faisait auparavant sur d'autres questions : va-t-on avoir une relation sexuelle ? est-ce qu'il va y avoir coït interrompu ou pas ? C'est là que la décision se prenait. Il y avait des hommes qui respectaient le désir de leur femme de ne pas avoir d'enfants, il y en avait d'autres qui ne le respectaient pas.

La redéfinition des rapports hommes-femmes dans le couple va bien au-delà de la vie à deux et de la décision d'avoir un enfant. Elle concerne le partage même des responsabilités à l'égard de l'enfant, que ce soit sur le plan physique, affectif ou matériel. Y a-t-il amélioration de ce côté ?

- C.LB. Je pense que maintenant on veut que les hommes se responsabilisent à tous les points de vue : émotif, affectif, prise en charge de l'enfant.

- R.D. Je pense qu'il y a eu une déresponsabilisation assez nette des pères depuis la fin du XIX^e siècle. On peut en voir un indice dans les travaux de l'historienne Marie-Aimée Cliche qui portent sur la maternité des célibataires. Sous le Régime français, les hommes jouissaient d'une plus grande liberté sexuelle que les femmes mais la loi, autant que la coutume, les obligeait à assumer leur responsabilité de géniteurs. À partir d'environ 1880, avec l'application du nouveau code civil, se produit un retournement très important, et la recherche du père par les femmes est de plus en plus découragée.
- Depuis les années soixante, la situation ne s'est pas vraiment améliorée. J'ai l'impression qu'on fait beaucoup de cas des « nouveaux pères ». En réalité, ils sont très rares. On ne les retrouve que dans certains milieux, le plus souvent les nôtres d'ailleurs. Des études ont montré que même ceux qui s'occupent bien de leurs enfants vont davantage s'intéresser aux jeux qu'aux soins et qu'en fin de compte, les tâches les plus ingrates, ce sont encore les femmes qui les accomplissent.
- M.R. Il me semble que ça avance même si ce n'est pas comme on le voudrait et même si on voit bien qu'en temps et en responsabilité, la contribution de l'homme demeure souvent symbolique : il fait la vaisselle une fois de temps en temps pour se dire qu'il fait la vaisselle ou, comme tu disais, il va jouer avec l'enfant, des choses comme ça...
- Je crois quand même que les hommes sont obligés de faire certains apprentissages, dans certaines situations qui sont peut-être des situations de crise : comme je disais tantôt, un homme qui est séparé et qui a la garde partagée est obligé d'agir parce qu'il est vingt-quatre heures ou une fin de semaine ou une semaine avec l'enfant.
- M.K. Les hommes n'ont jamais été présents dans le travail gratuit qu'exigent forcément les tâches reliées à la reproduction. Ils ne le sont pas plus maintenant. Je trouve qu'il n'y a pas vraiment de changement.
- C.LB. Au fond, à la suite de pressions exercées, entre autres par les féministes, pour faire reconnaître l'égalité entre les hommes et les femmes, la situation est la suivante : on a maintenant des divorces qui reconnaissent cette égalité et qui font en sorte que les mères doivent subvenir à leurs besoins et à ceux de leurs enfants ; d'une certaine façon cela a beaucoup dégagé les pères de la responsabilité financière.

La reproduction et le marché du travail

La présence accrue des femmes en emploi s'est faite suivant les règles du monde du travail, souvent comme si les femmes n'étaient pas aussi des mères. Les faits sont simples et bien connus : le monde du travail ne s'est pas adapté aux réalités des

femmes en matière de reproduction, il perpétue une situation où elles sont considérées seules responsables comme s'il ne s'agissait pas d'une responsabilité collective.

- R.D. Jusqu'à maintenant les femmes n'ont pas remis en question le milieu du travail. Peut-être vont-elles le faire, mais jusqu'à ce jour, elles ont cherché à s'intégrer. Ça se comprend aussi parce qu'elles ne voulaient pas y entrer à rabais ou dans des conditions différentes de celles des hommes. Elles n'ont pas encore beaucoup cherché à changer les règles du milieu de travail en fonction de leurs responsabilités familiales.
- M.R. Si tu veux réussir, si tu veux faire des choses, tu es obligée d'accepter les réunions après cinq heures. Ça nie carrément la vie familiale.
- C.L.B. Sans une pratique différente, ça va toujours continuer... Les hommes continueront d'aller faire leur «social» ou leur «je ne sais quoi» qui est nécessaire pour avancer dans la carrière tandis que les femmes seront obligées de courir chercher les enfants à la garderie à cinq heures.
- R.D. Ça va se faire encore dans une lutte privée et en autant que les femmes auront assez de détermination pour obliger les gars à aller chercher les enfants à la garderie, par exemple. À ce moment-là, ils devront dire: je ne vais pas aux réunions après cinq heures...
- D.G. Ce qui arrive présentement, c'est la femme qui, dans un milieu de travail, lève la main puis qui dit: «Excusez-moi à cinq heures je ne pourrais pas.» Un homme prend sa place tandis qu'elle s'absente du lieu où va se prendre la décision, du comité où va être discutée telle chose... C'est un tiraillement constant pour toutes celles qui recherchent une implication plus grande dans le monde du travail ou en politique ou dans un comité quelconque.
- La résistance privée des femmes va peut-être permettre de changer ces trucs-là, par exemple: qui va aller chercher les enfants?
- R.D. Michèle Duval, qui a soutenu récemment une thèse à l'UQAM, a cherché, au Québec, des expériences où des groupes de mères travailleuses avaient tenté de transformer l'organisation du travail. Elle est allée à l'Association du jeune Barreau, où les représentants et les représentantes ont négocié avec les grands patrons des plus gros bureaux. Ils leur ont fait comprendre, à la suite d'un sondage auprès de leurs membres, que s'ils voulaient s'assurer les services des meilleurs d'entre eux, il fallait leur offrir des congés de maternité ou de paternité. Ils ont obtenu gain de cause, principalement pour deux raisons: il leur a été facile de se mobiliser pour cette revendication parce que leur association ne regroupe que des gens en début de carrière, donc surtout des jeunes, parents ou qui prévoient l'être; ils ont habilement fait jouer un autre facteur, la compétition entre les gros bureaux.

Elle est aussi allée à la C.E.Q., le syndicat qui a obtenu un bon congé de maternité en 1979 et qui cherche à avoir un congé parental. Mais là, elle n'a pas du tout trouvé les mêmes conditions. Les jeunes entrent peu, actuellement, dans l'enseignement et leurs syndicats sont majoritairement composés de gens beaucoup plus âgés, donc qui n'ont pas intérêt à endosser ce genre de revendication. Par ailleurs, les jeunes qui arrivent dans le métier ont tous un engagement précaire et ne sont pas prêts, non plus, à se mobiliser d'abord pour le congé parental. C'est une situation où la mobilisation de mères en vue de changer l'organisation du travail ne peut pas se faire.

Selon un article du *Time* sur les femmes dans les années quatre-vingt-dix, la conciliation maternité-travail serait la grande revendication de la décennie. On peut penser qu'ils ont raison.

- C.LB. Anne-Marie Devreux au colloque «Femmes et questions démographiques» racontait comment les femmes enceintes au travail n'avaient leur état ou n'étaient pas acceptées comme mères. Les femmes travailleuses sont acceptées, mais ne peuvent surtout pas parler de la maternité. Au fond, toujours selon Anne-Marie Devreux, certaines femmes en viennent à intérioriser ce rôle-là puis à ne plus en parler.
- M.DeK. J'ai une collègue à l'Université qui est enceinte de son troisième enfant. Elle raconte que les réactions ont été respectivement : au premier, «ça va»; au deuxième «ouf on peut bien te le passer» mais au troisième, «là vraiment c'est de l'abus».
- D.G. À cet égard, il y a des choses que je trouve extraordinaires : l'énergie des femmes, leur résistance et leur patience; leur capacité de se poser des questions et de trouver des solutions. Mais vous ne pensez pas qu'à un moment donné la patience a des limites, que la résistance et l'énergie ont des limites aussi et qu'il y a peut-être un point au-delà duquel on ne pourra pas aller?

Le rôle de l'État

Mise à part la résistance privée des femmes pour changer des choses, on peut s'interroger sur le rôle que l'État pourrait jouer de son côté, s'il s'agit vraiment de questions de société... La brièveté des propos sur ce sujet en dit quand même assez long pour nous permettre de penser que l'État ne fait guère d'efforts pour s'attaquer aux vrais problèmes.

- D.G. Dans bien des cas, il me semble qu'on ne peut pas attendre de l'État qu'il prenne les devants. Si on parle de normes et de législations, ça ne viendra qu'après que des choses aient bougé dans la réalité, que des gens aient provoqué des changements dans certains milieux de travail. Les normes

viendront sanctionner les changements. Que les gars s'impliquent plus et qu'ils en viennent à dire: «Non, moi je ne peux pas parce que j'ai des enfants, puis je ne peux pas faire une réunion à cette heure-là.» Il faut que ça bouge dans le privé, avant qu'on en vienne à imposer quelque chose socialement, il me semble.

- R.D. On a toutes une réflexion à faire comme féministes sur l'érosion de l'État-providence. Il faut se demander si le discours sur la dénatalité n'est pas justement un dérivatif bien intéressant. Les primes à la naissance, une politique familiale en plein dans les années quatre-vingt alors qu'il vient d'y avoir une crise et que les gouvernements sont néo-libéraux et qu'on veut couper l'État à tout prix, c'est peut-être une bien bonne affaire en fin de compte. Je veux dire qu'on espère peut-être que les femmes pourraient retourner à la maison et qu'à ce moment-là il y aurait bien moins besoin de services.

Cela pourrait expliquer pourquoi le gouvernement a réagi comme il l'a fait, c'est-à-dire en donnant des grenailles pour la politique familiale et en dirigeant le plus gros de ses efforts et de sa propagande sur des primes à la natalité qui, tout compte fait, ne lui coûtent pas tellement cher.

Les normes productivistes appliquées à la reproduction

La production ne se limite plus au seul secteur qui lui est réservé, les normes dites productivistes façonnent maintenant le processus même de la reproduction. Les développements scientifiques dans ce domaine nous interpellent: quelle signification revêtent-ils du point de vue des rapports entre les hommes et les femmes? peuvent-ils être analysés en regard de ces rapports? L'inquiétude devant le pouvoir des scientifiques est manifeste.

- M.DeK. Je vois la progression de l'approche productiviste et technique dans la reproduction à partir de la technicisation de l'accouchement dit «normal». On en est à deux échographies par femme, le taux de césariennes s'est élevé. C'est tout ça qui, d'après moi, annonce que les techniques actuellement exceptionnelles risquent de se normaliser... C'est l'expérience des femmes qui est surtout en transformation à l'heure actuelle, le potentiel reproducteur des femmes. Si l'expérience de la reproduction devient de plus en plus une production, je pense qu'elle va leur échapper. Je vois une tendance présentement chez les femmes à renoncer à ces expériences (grossesse, enfantement, etc.) qui, de plus en plus, deviennent des expériences de type productiviste.

Il y a là des éléments tellement paradoxaux. D'une part, on observe des contraintes à la non-reproduction, d'autre part, il y a des femmes pour qui, au contraire, c'est un acharnement pour se reproduire. Cela fait en sorte que le développement des techniques marginalise de plus en plus les gens

- qui ont des problèmes de fertilité. Ils deviennent d'autant plus marginaux qu'il y a, supposément, de multiples solutions. Une femme est culpabilisée tant qu'elle n'a pas essayé la dernière technique.
- C.LB. Moi aussi je suis assez pessimiste devant la reproduction, mais pas seulement en fonction de ce qui se passe en laboratoire, plutôt parce qu'on assujettit effectivement cet acte à des normes, à des règles. La question des mères porteuses remet aussitôt en cause l'acte d'avoir des enfants dans ce qu'il a de plus humain, de plus émotif. Parce qu'il est assujetti à des règles de marché, cet acte qui était auparavant, je dirais gratuit, est complètement vidé de son sens.
- D.G. Je me demande s'il n'y a pas un cloisonnement plus effectif entre les hommes et les femmes et si cela n'est pas aussi une brèche... dans le sens qu'on va davantage aller vers la procréation artificielle parce qu'il n'y aura peut-être même plus, à très long terme, de possibilités de rencontres réelles entre les hommes et les femmes ou en tout cas pas suffisamment. Cela peut-il être un facteur d'accentuation du recours à outrance aux techniques pour en arriver à concevoir autrement, dans les deux sens du terme concevoir ?
- M.R. Mais il me semble que les « hommes de science » quand ils travaillent sur l'embryon ou sur la division des cellules, c'est tout le processus de la vie qui capte leur attention. C'est autant le développement des cellules cancéreuses qui les intéresse que les maladies congénitales ou la reproduction, mais la recherche, pourquoi se fait-elle ?
- R.D. J'y vois aussi la recherche du pouvoir. C'est très net dans toute l'expérience du « clonage ». Ça fait frémir effectivement parce qu'on pourrait décider qu'on développe des embryons à tant d'exemplaires, par exemple trois cent mille exemplaires de soldats, et on les envoie dans le Golfe. Mais on en aurait trois cents qui seraient pareils : on serait sûr qu'ils répondraient de la même manière aux mêmes stimuli. Je me dis que c'est comme les recherches qui ont mené à la bombe atomique. Je les vois plus dans le sens du pouvoir en général, mais évidemment aussi du pouvoir des hommes sur les femmes. C'est certain que ça peut entraîner un redéploiement du patriarcat, mais pas uniquement du patriarcat.
- M.R. Maintenant qu'on est capable de prendre une souris et de la reproduire dix fois, on sera bientôt capable de faire la même chose avec un être humain. C'est ça qui est différent et dont on n'avait pas la capacité auparavant. Avant, l'être humain ne s'était jamais donné les moyens d'agir, à la limite, sur sa propre définition. C'est sûr que ça se fait toujours dans un premier temps avec la bonne intention d'éliminer certaines maladies génétiques. Mais, à partir du moment où on peut jouer sur les gènes, jusqu'où ira-t-on, et est-ce qu'on peut faire confiance à tout le monde ?

R.D. Au fond, je trouve que ce sur quoi on s'interroge en ce moment, à travers la montée des experts, ce sont les effets pervers de la connaissance à un moment donné, des avancements de la science et de la technologie. Il va falloir qu'on soit vigilantes à tous points de vue. Pas seulement dans le secteur de la reproduction.

3. *L'avenir: de l'inquiétude à l'incertitude; un peu d'optimisme, rien d'évident*

Pour certaines participantes, l'avenir n'est pas aussi sombre que d'autres le laissent entendre. Cet optimisme tient à la conviction que les changements sociaux ne sont pas linéaires et qu'on sent dans certaines manifestations, des remises en question positives de comportements traditionnels à l'égard desquels on souhaite prendre des distances.

Un certain optimisme

R.D. L'extraordinaire dans les sociétés humaines, c'est que, lorsqu'il y a quelque chose qui va dans un sens, il y a toujours autre chose qui surgit et va dans l'autre sens. Par exemple le retour des sages-femmes et de l'accouchement à la maison, c'est tout à fait à l'encontre des tendances techniques.

M.R. Je crois qu'il va toujours y avoir un jeu de forces et contre-forces, mais je pense que c'est important de voir un peu comment à un moment donné une société réduit ou ne réduit pas les choix, fixe des limites. Je retiens quand même dans ce qui a été dit sur les techniques dans le domaine de la reproduction, qu'une capacité de choix ou une zone de liberté doit exister.

R.D. J'ai l'impression qu'il y a des changements aussi à l'égard du mouvement des femmes. Dans ce qui s'est passé autour de Chantale Daigle l'année dernière, on a vu des hommes incapables de se solidariser avec ceux qui appuyaient Jean-Guy Tremblay. Ça c'est nouveau jusqu'à un certain point. La même chose après les événements de Polytechnique: la thèse du « fou », bien des hommes la rejetaient et interprétaient le geste un peu dans le même sens que les féministes. Ça aussi c'est nouveau. Moi, je trouve ça intéressant parce que désormais quand une femme prendra une position féministe ou critiquera les hommes, ceux-ci ne se sentiront pas *tous personnellement* visés, certains seront prêts à devenir nos alliés dans une lutte. Là encore c'est quelque chose qui change par rapport aux convictions d'il y a dix ou quinze ans.

Les jeunes

La situation des jeunes est revenue tout au long du débat comme une préoccupation importante, mais on ne s'entend pas sur la façon de l'analyser et sur l'avenir qu'elle laisse présager. Ce qui a dominé les propos, c'est la constatation que le chemin des jeunes n'a pas été véritablement tracé et qu'elles et ils auront à faire des

choix et à inventer des stratégies qui leur soient propres. L'univers que les adultes leur transmettent est un univers dans lequel leur place est loin d'être faite. C'est du côté des relations de couple que l'évolution semble la moins prévisible.

D.G. Je serais bien curieuse de voir les filles des femmes d'aujourd'hui. Qu'est-ce qu'elles vont faire? Elles vont avoir vu leur mère se tuer à l'ouvrage littéralement, courir entre deux places, essayer de faire tout partout de façon parfaite. Je ne sais pas quelles seront leurs réactions. Est-ce qu'elles essayeront à leur tour de faire la même chose un peu comme on se demande comment les enfants du divorce vont se situer par rapport à l'union?

C.LB. J'ai l'impression aussi, un peu dans le même sens, que les jeunes générations n'ont pas eu à se battre, et que même si elles ont vu leur mère courir, elles pensent que ça va tomber tout seul, oui, que tout va se placer facilement. Parce que ces femmes n'ont pas eu à se battre, que ce soit à l'école ou ailleurs... Elles n'ont pas eu à le faire pour être présentes en tant que femmes. J'ai l'impression qu'elles se font des illusions, qu'elles se croient capables de mener une carrière, de trouver des hommes qui vont partager moitié-moitié, que tout va s'organiser tout seul. Elles n'auront sans doute pas de grosses familles; je ne pense pas que ce soit un de leurs rêves.

D.G. Au-delà de ça, l'avantage que je vois au fait que ça aille de soi pour les jeunes, c'est qu'au moment où elles ne pourront pas avoir ce qu'elles veulent, elles vont l'exiger en prenant les moyens. Je pense que les batailles vont être beaucoup plus rudes dans le quotidien, avec le «chum», avec le conjoint, parce que justement ça va aller de soi comme exigence. De sorte qu'il ne sera plus question que le «chum» passe à côté.

Donc je crois que pour elles les batailles sont peut-être plus à venir parce qu'elles n'ont pas eu à les faire sur le même type de questions, mais que ce sera toujours le même truc de dire: «Non je ne suis pas féministe mais...» On voit dans le quotidien, des femmes dont les actions sont féministes quant à leurs exigences, mais qui ne veulent absolument pas se faire étiqueter comme telles. J'ai plutôt confiance quand je vois ce genre de réactions. Je me dis que c'est peut-être idéaliste. Elles ont peut-être trop d'illusions; elles vont déchanter et ça va être dur pour elles, mais j'ai l'impression que, majoritairement, elles ne lâcheront pas leur bout.

M.R. Je pense que ce sont des tendances qui vont durer pour les prochaines générations, en particulier cette volonté d'aller sur les deux fronts. Maintenant, comment vont-elles réussir à concilier ces deux présences, comment vont-elles résoudre leurs difficultés? Je serais d'avis, un peu comme Danielle, que le fait de penser qu'il y a des choses qui vont de soi va les aider. Puis les gars, les jeunes garçons aussi... Je ne dis pas qu'ils vont être corrects dans la réalité, mais à dix-huit ans en tout cas, ils ont peut-être entendu des propos que ceux des générations d'avant n'avaient pas enten-

dus et, chose certaine, fait des apprentissages et assumé, du moins en partie, leur quotidien. Entre autres, les jeunes hommes auront parfois vécu seuls avant de s'établir en couple. En définitive, ça va faire un nouveau brassage.

D.G. Je vois aussi chez des jeunes des indices d'une ouverture plus grande à des valeurs «féminines». En tout cas, chez les gars, une tendance à vouloir laisser s'exprimer un peu plus leur côté féminin. Peut-être y a-t-il des éléments qui vont provoquer un rapprochement. Pour le moment, c'est limité à certains milieux, mais ce changement va sans doute connaître une certaine diffusion.

R.D. Moi je ne suis pas pessimiste par rapport aux jeunes. Je n'ai pas l'impression que leur avenir dans la vie privée est si sombre.

D.G. C'est sûr qu'on ne peut pas trancher et dire que c'est positif, que c'est négatif au total. Je pense qu'il y a des sujets d'inquiétude et d'autres qui sont rassurants... Je trouve qu'il y a encore bien du pain sur la planche pour les filles...

M.DeK. Est-ce que les jeunes qui ont aujourd'hui l'âge qu'on avait autour des années soixante quand on devait changer le monde, est-ce que les jeunes qui ont le même âge aujourd'hui peuvent avoir autant le sentiment de la possibilité d'agir sur leur avenir? Ça c'est une fichue question.

M.R. Je ne crois pas qu'ils l'aient, mais ils ont la même réaction et le même besoin de redéfinir le monde en fonction d'eux-mêmes. Comme ils ont besoin de se définir, eux, selon des valeurs, de se projeter dans l'avenir indépendamment de la projection de leurs parents puis de se dissocier des projets de ceux-ci à leur égard et de faire les leurs. Donc de se définir eux-mêmes.

Alors il y a quelque chose de différent sur le plan social. C'est sûr que le mouvement des années soixante ne peut pas ressembler à celui des jeunes de maintenant, le contexte est complètement changé mais ils ont cette volonté de se redéfinir...

*

* *

Il est clair pour toutes les participantes que la reproduction n'est pas menacée dans le sens où le désir d'avoir des enfants ne s'estompe pas! Mais l'avenir n'en est pas plus défini pour autant.

R.D. À mon avis, il y a un consensus sur le fait que les rapports de sexe restent des rapports inégalitaires sur bien des points et que la suprématie masculine va certainement chercher à se redéployer autrement.

C'est pas parce que les femmes ont réussi à quitter la sphère privée que ces rapports-là ont complètement changé.

- M.DeK. Certaines féministes proposent de préconiser la relation maternelle comme étant d'abord et avant tout une relation humaine très chargée de pouvoir finalement. En rappelant ça, on contre le développement actuel en mettant l'accent sur cette dimension oubliée, c'est-à-dire qu'on s'oppose à l'orientation technique en redonnant un sens à la relation maternelle. Il y a cette piste-là. L'autre piste, c'est que les hommes parlent de la paternité. Si on pouvait un jour les faire parler là-dessus, je pense que ce serait un pas énorme.
- M.K. Selon moi, ce qui a permis la prise de conscience collective sur l'environnement, c'est un consensus quant aux dangers qu'il fallait contrer. Il me semble qu'une condition similaire est nécessaire pour que le même genre de conscientisation se fasse à l'égard des rapports hommes-femmes, de la reproduction, etc. Il faudrait que les féministes, puisque ce sont elles qui réfléchissent surtout là-dessus, arrivent à clarifier un peu leurs positions et les enjeux de tout ça; par exemple, avoir des idées plus claires sur les nouvelles technologies de la reproduction. Est-ce qu'on veut des positions qui rejettent tout en bloc ou qui dénoncent plus clairement tous les dangers qu'on voit? Les enjeux ne sont pas nets même chez les gens comme nous qui mettons en garde contre ce qui se dessine pour le futur.

Le débat n'a pas véritablement pris fin, de nombreuses dimensions des volets abordés étant restées en suspens. Cela s'explique par la complexité des questions et par l'impossibilité à la fois de dégager un bilan clair et précis et de se hasarder dans des prospectives relativement circonscrites.

Pour conclure, soulignons toutefois les principaux points débattus: les frontières entre le monde de la production et de la reproduction sont beaucoup moins étanches que notre hypothèse de départ ne le proposait; les rapports hommes-femmes se révèlent en mutation constante et sont difficiles à prévoir pour les jeunes générations; un climat d'incertitude relativement aux progrès accomplis et aux développements à venir l'emporte sur les perspectives rassurantes. Mais surtout, au-delà de ces constations, les propos de nos interlocutrices révèlent un immense besoin de recherche. De chacun des thèmes abordés, émergent des interrogations: partage des responsabilités parentales, relations de couple, définition de la paternité, aménagement du travail, rôle de l'État à l'égard de la famille, etc., autant de questions qu'il est urgent d'approfondir malgré le peu de recul historique dont nous disposons et la rapidité des changements sociaux en cours dans tout le domaine de la reproduction.

Maria DE KONINCK

*Département de médecine sociale et préventive,
Université Laval.*

Danielle GAUVREAU

*Département de sociologie et anthropologie,
Université Concordia.*